

L'ÂME ET LA CORDE

IVRY GITLIS



L'ÂME ET LA CORDE

MUSIQUE
BUCHET ● CHASTEL

© Éditions Robert Laffont, Paris, 1980

© Libella, Paris, 2013
ISBN : 978-2-283-02514-7

*Aux enfants. Pour qu'ils gardent l'œil clair
et croient en leur intelligence.*

Chers jeunes collègues des nouvelles générations, s'il vous plaît, ayez le courage d'être vous-mêmes, de prendre des risques, de ne pas être les copies de vos enregistrements ou de ceux des autres. Travaillez votre instrument de façon à vous libérer de toute contrainte psycho-technique, pour pouvoir créer lorsque vous jouez. Soyez à l'écoute de votre oreille intérieure, celle qui est connectée directement à votre cœur et à votre esprit. Celle qui vous dit que ce que vous sentez, c'est vous ! Et que celle que vous ne sentez pas n'est pas vous. Souvenez-vous qu'une belle « fausse » note d'un Kreisler, d'un Thibaud, d'un Casals ou d'une Maria Callas vaut mieux que mille notes soit-disant justes et qu'un jeu, hygiéniquement et cliniquement correct, n'est pas nécessairement signe de bonne santé !

I. G.

AVANT-PROPOS À LA SECONDE ÉDITION

Trente-trois ans presque ont passé depuis la première parution de *L'âme et la Corde*. Trente-trois ans, dans une vie, c'est presque toute une vie, n'est-ce pas ?

Je n'ai pas retouché ce que j'ai écrit alors, je ne me suis pas senti le courage de relire chaque mot. Ce qui est écrit là est là tel qu'il est, qu'il était.

Il y eut des moments heureux, ou presque, parfois violents... parfois pas terribles. Beaucoup de notes, de musique, de rencontres, de pensées. Les années ont passé, avec cette terrifiante marche vers cette fin à la fois prévisible et imprévisible – imprévisiblement prévue, pourrait-on dire.

Vous découvrirez donc la suite à la page 285.

Paris, le 27 août 2013

PROLOGUE

Rien, en apparence, ne semblait singulariser ce matin du 29 octobre 1956, un matin comme les autres qui se levait sur Israël où je me trouvais depuis presque six mois. Comme chaque jour, je me suis éveillé aux premières rayures du soleil sur les murs de ma chambre, je suis descendu acheter des petits pains, du « *leben* », une sorte de lait caillé, et le journal. Autant que je me souviens, ce journal n'annonçait rien de spécial. Une journée au-dessus de tout soupçon. Les sirènes se sont mises à hurler. Une alerte ? Pourquoi ? La guerre du Sinaï venait de commencer. Il était 8 heures du matin. Presque tout le monde le savait déjà.

Un beau et chaud soleil. Un calme extraordinaire.

C'était comme si l'air s'était immobilisé, comme si les ombres n'existaient point, et un couteau à peine aiguisé aurait sans doute fait l'affaire pour couper dans cet air immobile, comme des tranches de pain en tartines beurrées. Un enfant s'est approché du kiosque à journaux de la vieille dame qui vendait aussi bien du chewing-gum que de la limonade et des cigarettes Dubek. Il a demandé les premières éditions spéciales avec un sérieux sans âge ni visage. Chacun, ici,

savait où était sa place, où il devait aller et quel était son rôle. On était dans l'œil du cyclone. Seul, moi, je ne savais pas.

Moi qui n'ai jamais réussi à endosser un uniforme qui, d'après mes amis, me serait si bien allé. En 1939, parce que trop jeune et étranger pour l'armée française ou anglaise ; en 1948, parce qu'absent d'Israël. Je ne suis qu'un « *fiddler* », un violoniste. Et que peut-on faire d'un violoneux sur ou sous le toit... lorsque les chars déferlent vers Suez en lacérant le désert ?

Un violoniste, quatre doigts, un archet, un violon, vieux bois de Crémone contre l'acier de ce monde et la stupidité des hommes qui ne savent plus pour quoi, pour qui ou à cause de quoi il faut toujours se battre, alors que l'esprit aurait suffi.

Ce matin-là, l'orchestre de l'Accademia Santa Cecilia, avec qui je devais jouer à Rome pour la première fois le 6 novembre, me paraissait bien loin. Serait-ce enfin l'occasion de porter l'habit, l'uniforme du rêve, et d'aller, l'archet tendu en avant comme le sabre de Buonaparte, au pont d'Arcole ? De mener ses hommes, ses chevaux, son acier dans une chevauchée fantasque et fantastique vers la fin des mondes, au bout de l'imagination ? À moins qu'une sorte d'envolée wagnérienne des Walkyries n'aboutisse à la désillusion de l'Apprenti sorcier de Dukas...

Jusqu'où l'égoïsme conformiste peut-il mener ?

Toutes les lignes téléphoniques pour Jérusalem étaient bloquées pour des affaires plus urgentes que mes problèmes obsessionnels de violoniste en début de carrière. J'ai pu enfin joindre Moshe Perlman, porte-parole de l'armée israélienne, et lui annoncer que j'annulais mon concert à Rome et que je

me mettais à la disposition du pays pour être utilisé de quelque façon que ce soit. Même comme violoniste. Pour suivre les unités sur le front et jouer devant les soldats.

« Ivry, voyons, tu n'annules rien du tout, tu vas à Rome, tu joues et tu joues bien. On a plus besoin de toi là-bas qu'ici et, de toute façon, tout sera fini dans quatre ou cinq jours. Va, porte notre âme à travers le monde. "*Al tidag, hakol yihié besseder !*" Ne t'inquiète pas, tout sera bientôt en ordre... »

J'étais de nouveau seul, j'avais honte de trop montrer ma tête dehors. Mais tout le monde s'en foutait, car chacun, ici, savait qu'il serait appelé au moment voulu si nécessaire. Moi, j'étais nécessaire pour qui et pour quoi ? J'étais violoniste, le roi David l'était aussi ! Et alors ?

Ce soir-là, il y avait le couvre-feu. Dans ma chambre obscure, fenêtres ouvertes sur la chaleur du jour qui finissait, j'ai pris mon violon et je me suis joué quelque chose, à moi tout seul. Des minutes. Une éternité... Et soudain, de la rue, une voix a crié :

« Eh ! là-bas, tu joues de ton violon pendant que nos gosses jouent leur vie pour nous ! »

Lorsque je suis parti pour Rome, en passant par Athènes, c'était déjà novembre. Froid humide, nuages menaçants. Je me suis réfugié chez mon amie Alecca. Mais, pour les gens que je rencontrais là-bas, tous ces événements étaient lointains, et ils ne pouvaient pas comprendre pourquoi j'en oubliais presque de manger, l'oreille collée au transistor, à l'affût de la moindre nouvelle. Je me disais que, dans l'état dans lequel j'étais, j'aurais mieux fait de rester à la maison.

Qui peut jouer, travailler son violon dans un tel état d'esprit, la torture dans l'âme ? Enfin, Rome... Chambre d'hôtel. Répétitions avec Eugène Goossens qui dirigeait l'orchestre. La ville me parut grise, maussade sous la bruine. Prêtres en soutanes noires, chapeaux ronds, noirs, eux aussi.

Le soir du concert, je suis entré en scène dans une sorte de demi-conscience, je n'étais pas tout à fait là. Je n'avais envie ni de jouer ni de ne pas jouer.

J'avance, presque au ras du public que je devine dans la pénombre qui me rappelle le couvre-feu que je viens de quitter. On dirait que la guerre, ce n'est pas en Israël qu'elle se passe, mais ici. Lentement, sans me presser, car viendra toujours assez tôt le moment de commencer. Je ne sais pas si j'ai regardé la salle, si j'ai cherché à voir quelque chose ou quelqu'un. Mais c'était comme ça. Pouvait-il en être autrement ? Comme si c'était écrit, si c'était un rendez-vous fixé depuis des temps immémoriaux, avant Titus et la Destruction du Temple. J'étais là. Elle aussi. Juste devant moi, au deuxième ou troisième rang, toute seule, avec, autour d'elle, le vide, comme si les autres avaient su qu'il fallait la laisser toute seule, pour moi tout seul, et moi pour elle.

Dire qu'elle était belle serait bête. Non, elle n'était pas belle, elle était lumineuse, elle était la lumière. Décrire la forme de son visage, de son nez, de ses yeux, sa manière de se tenir assise... Les mots ne peuvent évoquer ce mélange d'El Greco et de Botticelli, teinté d'un soupçon de Goya et de Rembrandt... L'impression qu'elle ne faisait que passer, qu'elle était seulement venue me dire... J'ai joué pour elle, elle était là pour moi. Elle s'appelait Silvana Mangano.

Quand je suis revenu une dernière fois saluer le public, elle n'était plus là. Vision à jamais disparue, laissant l'impression que tout était mieux ainsi.

Vingt années passèrent. En août 1977, je me trouvais à Menton pour le Festival et, à la fin d'un concert, je suis allé avec quelques amis prendre un verre dans une discothèque.

« Ivry, comme je suis heureux de te voir ! Viens donc t'asseoir avec nous ! » me lance un jeune homme.

Je rejoins donc Jippy, le fils du patron, sa femme Raphaëlle et leurs amis. Nous bavardons et j'annonce mon départ à Los Angeles dans quelques jours pour une série de concerts.

« Il faut absolument que tu ailles voir maman quand tu seras là-bas ! déclare Raphaëlle. Elle t'adore et sera tellement heureuse de te voir ! Voici son adresse et son numéro de téléphone. Promis ? »

J'ai pris le petit bout de papier que me tendait Raphaëlle et j'ai lu : « Silvana Mangano, Dino di Laurentiis ».

Quelques jours plus tard, j'étais à Los Angeles. Je recherchais en vain ce petit bout de papier. (Je ne l'ai retrouvé qu'à mon retour en Europe.) Peut-être était-ce voulu ainsi. Pourquoi donner substance à cette image fugitive ? J'en ai été presque soulagé.

L'année dernière, je me trouvais de nouveau à Menton. Et je rencontrai Raphaëlle et ses amis.

« Allons réveiller maman, avec ton violon. Elle sera si contente ! Elle a si souvent parlé de ce concert à Rome... »

Il était presque 4 heures du matin. Je n'avais pas mon violon. J'étais fatigué... je devais prendre l'avion à 8 heures du matin.

Rien à faire – nous sommes allés chercher mon violon à Menton, et nous voilà repartis pour le cap Martin et la villa de Silvana Mangano et Dino de Laurentiis.

Il y a comme ça des moments d'irréalité, qui sont plus réels que d'autres moments de soi-disant réalité. Je ne sais pas si c'était l'effet de la nuit finissante – ce moment tellement unique que la plupart des gens ne voient pas, parce qu'ils dorment encore ou qu'ils subissent, mal éveillés, en attendant l'autobus ou le métro pour rejoindre leurs lieux de travail –, j'étais comme dans un état de demi-rêve, de demi-conscience, la villa semblait dessinée par Mucha ou Gustave Moreau, entourée de plantes imaginées par le Douanier Rousseau, dans une moiteur toute tropicale. En entrant, j'ai commencé à jouer, à improviser, dans ce hall aux colonnades en marbre rose, avec un escalier monumental montant et se perdant dans la pénombre d'une loggia circulaire, les sons de mon violon faisant le même chemin multiplié par mille échos et réverbérations.

J'ai joué une demi-heure, une heure, un siècle ! Comme si j'étais d'un autre monde. Je ne voulais pas qu'on m'arrête. Et, soudain, j'ai réalisé que quelqu'un m'écoutait, là-haut. Une silhouette blanche, qui se devinait dans la faible lumière du palier. J'ai su que c'était elle. Alors, lentement, j'ai gravi les marches, tout en jouant. Je suis allé jusqu'à elle. Elle m'a pris dans ses bras, à moins que ce soit moi qui l'ai prise dans mes bras. Et je crois que j'ai pleuré. Et elle aussi sans doute. Et nos larmes se sont mélangées. Quelques instants. Puis je suis parti.

Vingt-deux ans de vie ou de non-vie. Une rencontre, deux rencontres ? Pas de rencontre. Qu'est-ce qu'une rencontre ?

L'accord perdu et retrouvé une fraction de seconde ? La Fortune viendrait-elle jamais avec les deux mains pleines ? Elle vous donne cela et vous enlève ceci...

Et la musique ? un lieu, un courant, la vie qui passe, qui donne et se donne – si la musique peut nourrir l'amour, jouez-en !

Être musicien, c'est être tout et rien.

N'exister que dans l'intérieur de soi ou dans l'oreille et le cœur des autres ? Un courant qui passe à travers toutes ces particularités individuelles ? La vie, ma vie, n'est peut-être que la chance, le hasard d'une étincelle. En dehors de ces moments de grâce, je ne me sens pas, je doute, j'attends, je cherche. Comment exister ? Comment *être* vraiment, sans provoquer ces quelques éclairs de chaleur humaine – sans les subir aussi ?

MA RUSSIE À MOI

Ma mère est née à Kamenetz-Podolsk. Elle est morte à l'âge de quarante et un ans d'une cirrhose du foie, le 28 août 1945 en Israël, non parce qu'elle buvait. C'était encore une séquelle de la guerre, une victime de la guerre à retardement, et de l'impossibilité d'être bien soignée sous les bombes à Londres, et de la tension nerveuse ainsi engendrée.

C'était une terrienne, une sorte de paysanne, une force de la nature, carrée. Par le menton et la tête. Fière et léonine. Elle avait été très belle dans sa jeunesse, et rien dans son visage et son allure ne dénotait une relation quelconque visible avec l'oppression, les pogroms, la claustrophobie possible que des siècles de colonisation auraient pu imprimer au peuple de mes ancêtres, Juifs d'Ukraine.

Elle a toujours été aux frontières des choses, comme Kamenetz-Podolsk qui fut, paraît-il, une ville importante dans l'histoire de la Pologne à cause d'une grande bataille qui a eu lieu là-bas. Cette ville est passée de main en main à travers l'histoire. Une espèce de ville frontière.

Son grand-père maternel, une sorte de patriarche, avec une longue barbe blanche, était ce que l'on considérait là-bas

comme un homme « riche » qui habitait tout seul dans la montagne. Je ne sais pas ce que cela voulait dire, « être riche », à l'époque, pour une famille juive au début du xx^e siècle, dans un « shtetle » perdu dans les plaines de l'Ukraine – un petit village en yiddish. Ils étaient six enfants dans la famille de ma mère. Un garçon, Mathus, et cinq filles, Hedvah – ma mère –, Shoshana, Ossna, Shulamit et Toba, et c'est encore le grand-père qui devait venir à la rescousse souvent, aux moments de semi-famine et de manque presque total, et nourrir les enfants de sa fille Golda, ma grand-mère, que j'ai connue en Israël, car son mari, mon grand-père Itzhak-Meir dont j'ai hérité du nom, était un doux rêveur, un hassid. Il était aussi « hazan », cantor occasionnel à la synagogue du Karvasar, leur quartier, et l'image de ma mère et de mes tantes, attendant le retour d'Itzhak-Meir, le soir, avec un seul poisson au bout des doigts pour toute nourriture, m'est restée plantée dans la mémoire comme un os dans la gorge et dans l'âme.

Que faisait-il, quel métier avait-il ? Je ne saurais trop le dire. Il vivait. Il vivait dans l'adoration, dans l'ombre, dans la crainte d'un Dieu terrible et bon qui, lui, savait mieux que nous tous où les choses allaient et pourquoi le reste, la vie ici-bas, n'étant qu'une sorte de survivance. Vie de rêves et de l'espoir d'une délivrance et d'un paradis retrouvé peut-être un jour, d'une paix et d'une justice qui n'avaient plus à faire avec les hommes.

Il faut dire que, chez les Juifs, être « fromme », pratiquant, était une forme de vie de tous les jours et de toutes les heures. Être « hazan », cantor, n'était pas un métier ; on était « hazan » parce que l'on avait une belle voix, parce que l'on aimait chanter, parce que c'était une manière d'être un

« meyouches », quelqu'un, dans la communauté. Parce que c'était aussi une manière de servir ses frères et sœurs, de leur donner une forme d'intimité et le sentiment d'un peu de chaleur et d'amour dont les orphelins d'une patrie et d'une liberté avaient tant et toujours terriblement besoin. Nécessité de garder la vie en marche, et en présence continue. Dès que les choses s'arrêtaient, c'était la mort, et tout était basé sur la vie. On trinque en disant « le Haïm ! », « à la vie ! », et on salue en disant « Shalom ! ». Paix...

Donc, mon grand-père était « hazan », comme mon oncle Aharon, mari de Shulamit, le fut plus tard en Israël tout en étant guichetier d'un cinéma de Haïfa, ce qui nous permettait d'aller souvent au cinéma !

Comment mettre sur le papier les lambeaux de mémoire immémoriaux, venant des entrailles des choses, et retransmis par quelques mots et quelques gestes à travers l'histoire vécue de notre peuple ?

Je regarde souvent les émissions religieuses du dimanche matin à la télévision, catholiques, juives, protestantes et autres, et je me rends compte, avec quelque pincement au cœur, à quel point la « cérémonie » était pour le peuple hébreu la vie même et non pas une chose séparée de la vie.

Évidemment, nous n'avions pas construit des cathédrales merveilleuses. Qui nous l'aurait permis, d'ailleurs ? Mais notre cathédrale, c'était d'être encore et toujours vivants. Nous avons toujours dû nous presser, courir devant un pogrom : la parole est, devait être, si précise qu'en quelques mots tout est dit et compris.

« *Am Anfang war das Wort* »... Au commencement, il y avait la parole. Le mot.

Mon père, lui aussi, est né à Kamenetz-Podolsk. Je ne sais pas grand-chose de la famille de mon père, car, de tous les siens, il a été le seul qui ait réussi à sortir de Russie et à arriver en Israël. Il a fait route avec ma mère. Mes parents se sont connus adolescents, se rencontrant en tant que jeunes militants dans des groupes tels que le « Hashomer Hatzair », socialiste-sioniste, et d'autres branches des « Hovevei Tzion » (amoureux de Sion).

La vie s'organisait dans les villages, comme elle a tendance à s'organiser partout, même dans les camps de concentration plus tard. Plus l'avenir était incertain, plus on s'attachait à un espoir avec la ténacité et la ferveur du désespoir, et plus on se construisait des mondes, imaginaires et réels. Combien de grands révolutionnaires sont sortis de ces cercles juifs à l'espoir désespéré, mais vivants envers et contre tout !

Ma mère, avec ses beaux et grands yeux bleu acier... Grand front, visage de paysanne russe... Passionnée... Comment était-elle ? Comment étaient-ils alors, mon père, ma mère, quelques-uns de leurs camarades, tous ceux que je n'ai connus que plus tard, bien sûr ? Ces jeunes hommes et femmes qui pensaient à construire leur imagination et leur vie sur une réalité si fuyante et si dangereuse ?

Une nuit d'hiver, d'hiver russe, dans et sous la neige, lorsque votre corps même devient jambe, pied, béquille, Hedvah, à peine dix-huit ans, Asher, à peine vingt, ont dit adieu à Golda, aux frères, aux sœurs. Itzhak-Meir, le cantor, était déjà mort dans la famine de la guerre. Le frère d'Asher avait été fusillé. Pourquoi ? Comme ça ! Sait-on jamais pourquoi l'on meurt, pourquoi l'on fusille pendant les guerres, les révolutions ? Un matin, Asher est allé à la prison amener un peu

de nourriture à son frère soldat, gardé là, pourquoi ? On lui a donné les vêtements de son frère, mort. Son poing s'est crispé, il a crié.

Vengeance ? Désespoir ? Espoir ? Courage et désespoir d'un jeune, trop jeune homme !

Ils sont partis, dans la nuit noire et blanche, traversant à pied les steppes moelleuses et infinies de l'Ukraine, et se cachant le jour.

Ils ne sont pas partis pour fuir, ils sont partis pour aller en Israël – ils étaient sionistes, ils allaient vers le mont Sion, à Jérusalem. Deux mille ans d'exil, ça suffit, vous comprenez cela ? Ils parlaient déjà l'hébreu entre eux, en Russie. Cette langue « morte » depuis la destruction du Deuxième Temple. Ils allaient recréer leur destin, libres, sur la terre des ancêtres, comme des jeunes Tolstoï – mort lui aussi quelques années auparavant en retournant vers la terre.

Dernière étape russe vers la Roumanie, traverser le Dniestr glacé. Les passeurs, que l'on payait avec les quelques kopecks que l'on avait, souvent emmenaient leurs « commanditaires » jusqu'à un certain point et les assassinaient en les dépouillant de tout ce qui leur restait. Mes parents risquaient de ne pas même arriver à ce point, car, en rampant à plat ventre sur le Dniestr gelé avec leur passeur, ils entendaient les balles – Bolcheviks, d'un côté et Roumains de l'autre – se croiser et s'entrechoquer au-dessus de leur tête.

Une fois de l'autre côté, et invoquant le danger à continuer tous ensemble, le passeur a emmené ma mère en direction de la forêt, disant à mon père de prendre un autre chemin. Les deux jeunes gens se sont donné rendez-vous à

Czernowitz où ils avaient des parents ou des amis. Quelques kilomètres, et le passeur abandonna ma mère dans une baraque, dans la forêt, lui disant d'attendre. Après une longue attente, prenant peur, elle est partie à la recherche de mon père.

Comment se sont-ils retrouvés, finalement, quelques semaines plus tard ? Je n'en sais rien. Mathus, qui était déjà en Roumanie, a trouvé du travail pour sa sœur comme nurse dans une clinique. Elle y était très heureuse. Elle aimait s'occuper des autres, et puis il y avait peut-être un docteur charmant, et puis... C'était pour elle la première bouffée d'air libre, d'une jeune fille dans la sève d'une jeunesse retrouvée après des années de guerre et de mort. Ma mère était très romantique, et je crois qu'elle serait bien restée là quelque temps encore. Mon père, entre-temps, travaillait dans une autre ville.

Tout cela, elle me le raconta et plus encore elle me le chanta dans les mélodies roumaines. Décrivant le Dounaï – le Danube –, elles en traduisaient les contours en des airs sinueux avec des quarts et des demi-tons qui vous cisèlent le cœur comme un peintre ou un sculpteur met les dernières touches à votre vie ou votre mort.

Les temps étaient difficiles, c'est le moins que l'on puisse dire, et vous pouvez vous demander où et quand votre mère trouvait-elle le temps d'attraper la mélodie – j'allais dire la maladie. Oui, en effet, comment ? Je ne sais pas ; elle était comme ça.

Plus tard, à Londres, pendant la Deuxième Guerre mondiale, sous les bombes, dans les abris, durant les nuits passées par terre dans les couloirs de l'Underground, c'était la même

chose. Elle créait des chœurs et essayait d'organiser des groupes « artistiques ». Ah ! Sacrée Hedvah !... Je ne sais pas trop ce que mes parents ont pu faire pendant ces deux années passées en Roumanie ! Ils travaillaient, ils étudiaient (un peu), ils parlaient, ils militaient, chacun à sa manière, et ils chantaient parfois ensemble dans des chœurs de jeunes sionistes. Puis, un jour, ils se sont mariés et se sont embarqués avec des tas d'autres jeunes gens dans ce qui s'avéra être la Cinquième Alya – montée – vers Israël. Car on monte vers ce pays, vers Jérusalem – « *Beshana habaa Beyeroushalyim* »... L'an prochain à Jérusalem... comme si on allait vers son rêve, vers un paradis. Ils ont pris le bateau à Constantza sur la mer Noire.

Cette montée n'avait de paradisiaque que leur jeunesse, leur espoir et leur foi dans ce nouveau monde d'amour et de justice qu'ils allaient construire là-bas, car le moindre bon sens aurait interdit même de monter sur ces rafiots, ces lambeaux, ces trous flottants et béants qui devaient les emmener vers Haïfa ou Jaffa.

Ils dormaient sur les « decks », dans l'entrepont, dans le moindre trou, dans les bateaux de sauvetage, et ils chantaient. Oui, ils chantaient. C'est encore ma mère qui me disait l'indicible climat de ces nuits sur les « decks » du bateau, bercés par les vagues doucement violentes de la mer Noire. Le Bosphore. Constantinople. Puis la Méditerranée, les îles et les chansons douces, nostalgiques. Toute cette jeunesse, ballottée entre les souvenirs dont elle s'éloignait et ceux vers lesquels elle retournait.

Ce n'étaient pas des héros, c'étaient des rêveurs, donc des réalistes. Ils savaient que rien ni personne ne les attendait

là-bas, que tout était à construire, depuis les murs jusqu'aux portes, pour y entrer. C'est ça, le rêve.

Peut-être les quelques jours passés en mer, même sans le plus élémentaire confort, cet entracte entre un passé difficile et un avenir qui l'était aussi, étaient-ils les seules « vacances » de leur vie, un moment ineffable que personne ne pourrait traduire. Je ne vois devant mes yeux qu'images floues, couleurs et brumes mouvantes. Mais tout cela, je l'ai vécu dans ma peau, comme si ma conception dans le ventre de ma mère par l'instrument viril de mon père était en suspens depuis des années, comme l'épée de Damoclès. Et, lorsque j'ai finalement été relâché et abandonné sur le marché international ce 25 août fatidique, ce n'était plus une date, mais un ballon, une boule de neige ou de coton, un amas de tout un état de choses, un conglomérat. J'ai vécu tout cela, à tel point que j'aurais très bien pu ne pas naître du tout.

Et pourtant, je suis né à Haïfa, un 25 août. Je peux le prouver, j'ai des papiers...

Je me rappelle les yeux du silence, de mes parents et de tous les autres jeunes, ces yeux, grands, au regard indéfini dans la profondeur. Le premier regard à l'aube d'Israël, posé lorsque tout s'est tu, et que la première lueur d'un trait, d'un rêve, s'est ébauchée à l'horizon.

Et c'était « *Eretz Israel* ».

Donc, je suis né à Haïfa, enfin, j'ai quitté la carcasse de ma mère à Haïfa. Un 25 août, vers la mi-nuit, en 192... Cinq ou dix ans après la révolution d'Octobre, dix ou douze ans avant la guerre de 39-45, avant l'assassinat de Dollfuss et de Röhm, avant le 6 février 1934, place de la Concorde, la mort

de Barthou et d'Alexandre de Yougoslavie, la guerre d'Espagne, Garcia Lorca et Guernica. Les seins de l'époque étaient ceints encore de soie brillante. Avant la reine Christine-Garbo, et l'Atalante et sa chanson que j'ai connues entre deux poussées de fièvre de ma première et seule pneumonie.

Oui, un 25 août, jour de la Saint-Louis, de la libération de Paris et de la naissance de Lennie Bernstein... Et qu'importe l'année ! tout ce qui naît le même jour se ressemble. Une mère abusive et merveilleuse, un père effacé et joyeux comme un hassid sans papillote et, taisez-vous, ne me parlez surtout pas : lorsqu'on est sur les rails, qu'a-t-on besoin de plus ?

J'étais jeune, à l'époque. Le monde était jeune, à l'époque, et plein d'espoir, et les couples se faisaient ou se défaisaient comme maintenant, sans vergogne, sans retour, sans avance – sauf celui de mes parents ! –, ma mère Hedvah, mon père Asher, qui ne se rencontraient que sur une idée, ou un idéal, si vous voulez. Idéal... Ils ne se connaissaient point, puisque de la même ville-village, hameau, ruine future, présente et passée qui s'appelait à l'époque Kamenetz-Podolsk, et qui s'appelle toujours Kamenetz-Podolsk, avec sa rivière, son pont turc et le Karvasar. J'y vis encore, même si cette ville n'est pas, n'est plus ce qu'elle était. Sans doute n'a-t-elle plus cette odeur un peu triste et tendrement joyeuse à la mode hassidique transmise dans ma mémoire végétale par ma mère et l'image jaunie de mon grand-père Itzhak-Meir, cantor à la synagogue du Karvasar de Kamenetz-Podolsk. Un homme pauvre et naturellement honnête, juif avec tarbouche et yeux tristes dont j'ai hérité sur les photos de mon enfance modeste mais pas pleurnicharde. Vous décrire les mémoires prénotées, prénatales et réelles... Ai-je une autre

vie à vous raconter que celle de mon imagination, mon petit folklore à moi, à moi tout seul ? Connaissez-vous quelque chose de plus vrai que cela ? Connaissez-vous quelqu'un ou quelqu'une qui puisse raconter quelque chose que vous pourriez certifier de plus historique que vos rêves d'enfant, de plus solitaire aussi ?

Non, à six ans, à l'école lorsque par truchement de Bible interposée je me sentais déchiré par l'histoire d'Abraham et le sacrifice raté de son fils Itzhak-Isaac, moi qui m'appelais Itzhak-Isaac, c'était moi qui étais déchiré, empaqueté, emballé et posté.

Un enfant, d'après l'astrologie orientale, naît à la conception. Lorsque la tête paraît, normalement, il a déjà neuf mois. J'étais vieux de millénaires, et le monde n'existait que par ma présence, ma mère aussi. Et toujours, depuis, je n'ai pu créer que par opposition à l'inertie ou au bruit des choses ; je me sens souvent en opposition à moi-même. On s'ouvre, on se ferme, c'est cela, la continuité. « *Arbeit macht das Leben süß*¹... » Déjà, dans mon enfance, je disais : « *Leben macht die Arbeit süß*². »

Quand je dis que j'étais jeune à l'époque, que le monde était jeune, c'est une manière de dire qu'un instant est passé là, dans la vie d'un homme, comme dans l'histoire le passage d'une époque à une autre, d'une mode à une autre est un instant impalpable, insaisissable. On ne peut pas dire : « C'est là, là cela a changé. » Mais il est faux et illusoire de penser que c'est un long processus, une « détérioration » ou une

1. « Le travail adoucit la vie. »

2. « La vie adoucit le travail. »

« amélioration » constante, continue, développée, ceci ne peut arriver, et encore ! que par une volonté, une application de tout instant, dirigée, poussée, et avec ténacité et sans relâche. Ainsi, l'histoire d'Isaac et Abraham m'a sans doute marqué pour la vie. Ainsi que mon premier amour avec Lily à six ans ! enfin le premier amour d'enfant que je me rappelle. Il y avait eu aussi une petite gretchen avec des nattes blondes. C'était une petite fille de la colonie allemande de Haïfa, à la fin des années trente. Son image fugitive s'associe à un arôme de douceur, l'odeur particulière de la « Bäckerei », la boulangerie-pâtisserie de ses parents. Elle avait mon âge. L'âge que j'ai toujours gardé.

Quand j'étais petit, j'aimais planter. Parfois, la plante grandissait, parfois, une voiture passait dessus. Mais j'ai toujours aimé voir les choses qui éclosent, qui se développent, qui continuent. Le folklore pour moi, c'est ça. Les racines, le développement, la continuité. Le folklore, c'est comme une nappe d'eau ou une nappe de pétrole. Tout le monde peut y puiser. Mais peut-être le pétrole n'est-il pas inépuisable non plus. La nappe, il faut savoir y puiser et en laisser, pour qu'elle serve à d'autres.

Je n'ai pas besoin de parler de Bartók, de Kodály ou de Rimski-Korsakov par exemple, mais de compositeurs français comme Ravel qui sont allés puiser dans le folklore des autres, des Espagnols ou des Juifs.

Notre vie est restreinte. Notre bagage, notre folklore, nous ne le choisissons pas. Nous sommes nés avec, il se transforme avec nous.

Mon folklore à moi passe par Kamenetz-Podolsk où sont nés mes parents. Pour eux, ce folklore est venu de plus loin,

sûrement, peut-être de l'Inquisition en Espagne, que sais-je ? Mais, ne pouvant vivre dans l'infini, dans l'indéfinissable, il nous faut des limites, des bornes : alors, disons Kamenetz-Podolsk, petite ville en Russie. On est tous comme une brouette. On ne peut transporter que ce que l'on peut et ce que l'on a.

Je n'ai jamais été à Kamenetz-Podolsk ; quand je suis allé en Russie pour des concerts, en octobre 1963, c'était trop compliqué pour les autorisations, les formalités. Peut-être est-ce mieux ainsi. Je sais qu'il y avait là une petite source. En Israël, tout près de là où je suis né, il y avait aussi une petite source. La même ? Une autre ? Les musiques des peuples du monde entier se ressemblent, comme celle de l'Irlande et celle de la Corée...

Comment séparer la réalité vécue de la réalité imaginée ? En fait, ce que l'on m'a raconté de Kamenetz-Podolsk est pour moi peut-être plus réel que ce que j'ai vécu plus tard moi-même. Pour moi enfant, donc pour moi maintenant. C'est mon folklore. Il y a le folklore de l'humanité, et il y a, en microcosme, le folklore d'un homme. Quand j'avais un ou deux ans, ma mère me chantait des chansons russes. À la maison, on parlait hébreu. Le russe, je ne l'ai jamais appris, mais je le parle.

En m'envolant pour la Russie, j'ai eu une émotion lancinante. On prend l'avion à Paris, au bout de trois heures on est à Moscou, et trente, quarante années de vie, de mémoire, de folklore vous saisissent et se désintègrent...

J'étais le premier artiste israélien à y aller. En survolant la plaine, à l'approche de Moscou, mon émotion était telle que je pouvais à peine respirer. Je ne savais que faire. J'ai pris un morceau de papier et je me suis mis à écrire : « papa,

maman, papa, maman... ». C'était assez terrible, cette rencontre entre deux passés.

Bien sûr, j'étais israélien. Israël, c'est mon pays, ma terre natale, et, s'il lui arrivait quelque chose, je préférerais mourir plutôt que de vivre dans un monde qui accepterait une telle catastrophe. Mais en touchant la terre russe, disons qu'il y avait toute une mémoire prénatale, toute une mythologie qui affleurerait. C'est presque physique, en quelque sorte. Il y a Jésus, oui Jésus, en Israël, et Moïse, et Abraham, mais les steppes de la Russie, c'est encore autre chose.

Ma mère m'avait raconté... Pendant la Première Guerre mondiale, Kamenetz-Podolsk était pris et repris par les Autrichiens, les Cosaques, les Russes... Encore la tragédie juive. Lorsque les Autrichiens venaient, comparativement, c'étaient des gens civilisés. Ils étaient ce qu'ils étaient, mais leurs officiers, peut-être même antisémites, maintenaient une hiérarchie disons d'une certaine élégance. Mais lorsque les Cosaques entraient, c'était la furie, le pillage, le massacre quasi systématique.

Les Cosaques, on les entendait venir. Les chœurs russes, c'est aussi formidable que les chœurs des mineurs de Johannesburg. Lorsqu'on entendait leurs chevaux passer en trombe sur le pont Turc, pendant que les cavaliers chantaient en chœur, ma mère me disait qu'elle oubliait tout ce qui pouvait suivre, tellement ce chant était beau. Ainsi, j'étais comme dans un état second, en descendant de l'avion à Moscou.

Il ne m'a pas fallu une demi-heure pour que tout cet échafaudage intime s'effondre comme un château de cartes.

Ce n'était pas ça. Moscou, ce n'était pas ça.

J'ai retrouvé plus tard un peu de mon folklore. À Leningrad où mes parents ne sont jamais allés, car avant 1914 les Juifs n'étaient pas autorisés à s'y rendre. À Kiev, un peu, à Odessa. À Moscou, non. Ça m'a fait un peu penser à New York, mais je préfère New York. Et le petit village juif, le shtetle de New York, c'est plus russe qu'en Russie. Quelque chose de là-bas a été transplanté à New York, est resté tel quel.

Tout n'a pas été désillusion. Pendant les concerts, j'ai « retrouvé » quelque chose.

Il faut dire que non seulement la Russie, mais la Russie soviétique a été importante pour moi. On a toujours vécu à gauche. Mon père était un ouvrier, un meunier. Il l'est devenu en Israël où il a tout de suite cherché du travail et en a trouvé dans les grands moulins à farine de Haïfa.

Il a fallu d'abord construire les moulins, il s'est donc fait maçon, et après meunier. Il faut comprendre que ces deux jeunes, mon père et ma mère, grandis dans une époque de misère, n'avaient pas de métier. Pas le temps ni l'argent de faire des études. La vie s'était ouverte comme ça, sur un désert – ou un jardin. Tout était impossible, et tout était possible. Alors, il est devenu meunier.

J'aimais beaucoup aller voir travailler mon père, couvert de farine. À soixante-quinze ans, il allait encore deux fois par semaine travailler au moulin, parce qu'il ne pouvait pas ne pas travailler.

On était donc à gauche, dans le sens socialiste. Le professeur de chant de ma mère – car ma mère chantait – était le beau-frère de Ben Gourion, qui était un syndicaliste. Et sa sœur était mariée avec ce type merveilleux qui s'appelait

Friedman Lwoff, un petit bonhomme très rond et plein d'énergie, qui chantait *Carmen*, une sorte de Figaro.

Il y avait là toute une espèce transplantée, des gens extraordinaires – extraordinaires en eux-mêmes, par rapport à quoi ? Je ne sais pas.

C'est comme le grand-père, on disait qu'il était riche, mais par rapport à quoi ? Je ne dis pas par rapport à Rockefeller, mais même par rapport à M. Tartempion de Vence ou de Tourette. Il était riche, *dans un sens*. Peut-être qu'il l'était vraiment.

Oui, la révolution russe, c'était pour moi important. Lénine, Trotski, c'était important. Pas intellectuellement – moi, je ne peux pas concevoir une idée sans émotion, et toujours pour moi, l'étincelle qui fait marcher le moteur, c'est l'émotion. On peut dire tout ce qu'on veut de Lénine, mais je suis sûr que l'émotion jouait un très grand rôle chez lui, mais étouffée délibérément. Puisque toute sa carrière révolutionnaire a commencé avec l'exécution de son frère : c'est une émotion, non ?

Si je dis qu'en une demi-heure à Moscou mon château de cartes s'est écroulé, c'est parce que, quand on est un peu sensible aux choses, on n'a pas besoin de tellement de temps pour comprendre. On a affaire à un fonctionnaire, on voit sa tête, ses manières. Puis son collègue. Et on commence déjà à se poser la question : où est-elle passée, la Révolution ? Peut-être que la Révolution n'a fait que confirmer ce qui s'est toujours passé là-bas. Ça aussi, c'est possible. Peut-être que les officiels de l'aéroport étaient les mêmes qu'il y a cinquante ans. Il y a toujours eu une barrière, « ça » et le reste. Peut-être qu'en débarquant à Moscou, il y a cinquante ans, on

tombait tout de suite sur les bidonvilles de l'époque. Mais le reste, on ne le voit pas immédiatement.

Aujourd'hui, il y a des bâtiments qui te protègent ou qui t'empêchent de voir. Ce n'est pas ce qu'on appelle la Révolution qui change les choses. Donc, la Révolution doit se passer aussi autre part, ailleurs.

PREMIER VIOLON

En 1921, mes parents avaient donc quitté la Roumanie pour la terre qui m'a vu naître.

Que faire, dans ce pays ? Il n'y avait rien. Haïfa n'était qu'une bourgade de quelques milliers d'habitants. Sur les rochers, il fallait faire attention aux serpents, aux scorpions qui pullulaient, aux hyènes. Alors, on devenait ce qu'on pouvait. Le but était le même, et l'idéal au bout. Quelle importance, le chemin intermédiaire ?

Ma mère, ayant abandonné son travail de nurse, devint « ganenet », l'emploi d'office, presque le travail national de toute jeune femme nouvellement venue en Terre sainte. C'est-à-dire jardinière d'enfants. Au moins trois de mes tantes l'ont été aussi, plus tard. On pouvait dire que, lorsque l'on n'avait pas d'autre aptitude, on devenait ganenet. Mais ce n'était pas seulement un pis-aller, et jusqu'à aujourd'hui l'enfant est roi en Israël, comme toujours dans la famille juive, et méditerranéenne peut-être.

Comme ma mère s'en fut du jardin d'enfants à la couture en chambre, le chemin du meunier passa d'abord par celui de maçon pour mon père qui fut embauché dans la construction

des Grands Moulins de Palestine avant d'y être employé à l'exploitation. Qu'importait le travail, le chemin emprunté, puisque l'on était enfin là, à construire le « home » national que les Anglais ont promis aux Juifs, eux qui, en même temps, promettaient tout aux Arabes avec le romantisme pédérastique nourri de petits bédouins au plateau de Lawrence d'Arabie !

Lorsque ma mère s'est rendu compte que son ventre grandissait à vue d'œil pour des raisons autres qu'une nourriture trop abondante – après tout, elle aurait pu croire cela, après les années maigres de guerre et de révolution russe –, son âme de suffragette inconsciente, ou de MLF avant la lettre, s'est mise en éveil. Elle voulut ne pas vouloir ni cette annonce faite à Marie, ni ce don de soi lorsque l'enfant paraît. Précisément, elle semblait se sentir seule à avoir cet enfant, elle ne se sentait pas la vocation de la Sainte Vierge, car son indépendance cherchait peut-être ses ailes à elle et ne supportait pas le joug nuptial avec mon père.

Elle voulut se débarrasser de cet embryon de future chair supplémentaire, cette chair à charnier. Sa vocation à l'indépendance était peut-être encore plus grande – une nécessité d'expression personnelle –, que son besoin de vie communautaire et nationale. Elle voulait « vivre », après toutes les souffrances.

Tout cela, je l'ai appris de sa propre bouche, plus tard, naturellement.

Mais le petit ange diabolique vint à mon secours sous la forme d'un rêve, un vrai cauchemar fait par ma mère. Et pourquoi ? Expliquez-moi, monsieur Freud !... L'enfant à naître sera « quelque chose ». « Quelqu'un. » Un petit génie.

Un petit messie, quoi. C'est normal, dans une famille juive venant des fins fonds de l'Ukraine, non ? Comme dans les *Contes d'Odessa*, d'Isaac Babel.

Finalement, tous les petits garçons juifs du périmètre Odessa-Kiev-Vilna étaient nés comme ça : des petits messies, porteurs de tous les espoirs – et craintes – d'un paradis retrouvé, avec un « fiddle », un violon dans la main. Des « klezmers », des violoneux. Tous. Et les filles ? Au piano ! C'était tout l'avenir qui reposait sur eux. Un avenir fuyant toute réalité présente. Peut-être que la réalité est devenue espérance vraie et tangible dans la patrie retrouvée. Ma mère ne voulait plus d'espérances intangibles. Enfin, elle a rêvé. Et je suis né. Elle a quand même balancé trois jours entre vie et mort à ma venue au monde, ce qui me fait toujours dire que je ne suis pas nécessairement né le 25 août – Vierge – ; mais que cela a commencé le 22 – Lion. Vous voyez mon problème... Ceci dit, ma mère, à la suite d'une phlébite due à cette difficile naissance, a gardé une jambe enflée pour le reste de sa vie. J'étais déjà coupable de tant de choses !

Mes premiers souvenirs ? Tous en vrac, comme certaines peintures médiévales à plusieurs volets, mais qui ne font qu'une seule et même fresque.

Nous habitions d'abord dans le vieux village arabe, près du souk où ma mère m'emmenait souvent faire le marché. Imaginez l'inimaginable contraste pour cette jeune femme sortant d'un quasi-ghetto des steppes neigeuses et de la famine des années de guerre, et se trouvant au milieu des tomates, des pastèques. Dans le khamsin, le vent du désert. Odeurs d'épices. Djellabas des fellahs. Et cette jeune femme

me traînant par la main dans cette cohue pittoresque et indescriptible, aux sons et bruits si différents, nouveaux pour elle, mais porteurs d'une libération. Nouveaux, puisque tout premiers pour moi.

C'est ainsi que je me rappelle le jour où, croyant tenir toujours la main de ma mère, distrait par le spectacle, j'ai dû me rendre à l'évidence que j'étais attelé à la main d'un Arabe en djellaba. Quelques moments effrayants de perdition s'écoulèrent avant que la bonne volonté de tout le monde ne réunisse enfant et mère.

Mes premiers amis étaient des petits Arabes, enfants de nos voisins. L'odeur épicée de ce quartier m'est restée aux narines jusqu'à ce jour. Quelque temps plus tard, nous avons déménagé. C'était moins pittoresque, mais plus spacieux. Près du quartier dit « la colonie allemande ». Une grande maison de pierre dont le propriétaire, un Arabe chrétien, s'appelait Abu Youssef. Père Joseph. Nous occupions à peu près tout le premier étage, cela me semblait énorme. C'était une de ces maisons typiques de la région à l'époque, et tout semblait être prescrit en vue de l'extensibilité démographique. Comme si quelqu'un s'habillait avec des vêtements trois fois trop larges, pensant soit grossir, soit pouvoir toujours tirer quelques morceaux de tissu comme pièces de rechange. Mais, en fait, c'étaient les chambres qui étaient grandes, dans cet appartement ; chaque parcelle de famille n'avait qu'une seule chambre, comme mes parents et moi. Il y avait aussi une ou deux de mes tantes, et puis Moshe et Beba Bick, elle pianiste, et lui compositeur, chef de chœur, etc. Des gens adorables, une race de gens presque introuvable aujourd'hui.

Leur fils, Avigdor, apprenait le violon. Enfants, nous nous battions souvent, mais nous nous aimions bien. La musique était donc autour de nous tout autant que dans notre famille. Mon père avait d'ailleurs une très jolie voix, mais il aimait trop la tranquillité et le *statu quo*. Ma mère désirait toujours autre chose, c'était une « créatrice », malheureusement elle n'avait ni les moyens, ni la formation nécessaire, ni le savoir-faire pour réaliser ses souhaits. J'ai hérité des deux et j'ai vécu seul.

Dès mon plus jeune âge, j'ai vu des enfants avec un violon, et, quand j'ai eu cinq ans, tout le monde s'est cotisé pour acheter mon premier violon. Depuis ce jour, le violon a fait définitivement partie de moi-même. Il faut dire que le violon, en tant qu'instrument, autre chose que soi-même, est très proche du corps. C'est un instrument « schizophrène », et peut-être est-ce pour cela un instrument tellement juif. Devant un piano, on s'assied, les deux mains posées comme pour manger, ou écrire. Il y a une unité d'action. Mais avec un violon... Si tu voyais quelqu'un marchant dans la rue et tenant ses mains dans la position violonistique, tu le prendrais pour un fou !

La main gauche fait une chose et la droite tout à fait une autre. Un homme ballotté, pris entre ses deux bras en conflit. Tu dois être divisé, indépendant et uni tout en même temps. Un travail de coordination psychosomatique extraordinaire. Une schizophrénie contrôlée.

Peut-être que là aussi est l'explication de ce « périmètre » Kiev-Odessa-Vilna infesté de tant de talents, amibes pétulantes, éjaculant de tous côtés et en toutes directions. Pour subsister, là-bas, il fallait être éparpillé, fou et concentré.

Peut-être que depuis des siècles il y avait là-bas, déjà, des violoneux, des « klezmers » juifs dans ces petits villages. Le violon n'était pas une échappatoire, c'était un morceau de la réalité. Les Juifs de cette partie de la Pologne, de la Russie, débordant sur l'Autriche, nous ne les connaissons que depuis cent ans à peu près, depuis que les murs du ghetto avaient éclaté. Avant, il y a eu peut-être une multitude de génies inconnus.

Un violoniste, un messie, comme dans les *Contes* de Babel. L'un des violons de Stradivarius, l'un des plus célèbres, s'appelle « le Messie »... Mais comment peux-tu vivre avec ça ? C'était une époque où on était très seul en Palestine. Maintenant, on est seul aussi, mais on l'a fait savoir au monde entier.

Le jour où j'ai reçu mon premier violon, le jour de mon cinquième anniversaire, on m'a fait un costume de velours brun, avec un petit col rond. Un « bubikragen ». Cheveux coiffés à la Jackie Coogan. J'étais entouré de femmes, ma mère, ma grand-mère, les tantes, les amies, Beba Bick. Un petit lord Fauntleroy, debout sur la table, admiré, cajolé et jugé par toutes ces dames... En un sens, j'aimais bien ; pourtant, j'étais quelque peu humilié par ces taquineries qui m'annihilaient, ces yeux qui me dévoraient et ces mains qui s'amusaient à me pincer le derrière en disant : « Schmalz ! » « C'est du lard ! » Aujourd'hui encore, je n'aime pas monter un escalier en sentant quelqu'un derrière moi.

Mon premier instrument n'a pas été le violon. C'était un harmonica que je ne quittais pas, même pour aller aux toilettes ni même pour me faire photographier, à un an et

quatre mois, debout sur un coussin... Et puis, il y avait les chants de ma mère, pour me bercer le soir ou me réveiller le matin, ces vieilles chansons, russes et ukrainiennes. Malgré toutes les difficultés de l'existence, ces jours me paraissent encore des jours heureux.

C'était même rassurant, quand on courait avec la crainte pour sa vie et l'« ogre » à ses trousses, de devoir prévenir si l'on ne rentrait pas à la maison à l'heure prescrite. Mieux que de courir pour échapper, comme ma mère, à un Cosaque assoiffé de sang juif et de chair féminine. Fanfaronnades enfantines avec les copains se couvrant de sacs pour aller à la recherche de nids d'abeilles et se faisant attaquer par elles. Bagarres. Combats avec les mêmes, parfois très violents. Couchers de soleil au bord de la mer toute proche, avec mon père.

Mais il y a eu aussi le départ de ma mère pour Tel-Aviv, afin d'y chercher du travail, en attendant de m'y emmener aussi. Mon placement, entre-temps, dans un « home » d'enfants, une sorte d'orphelinat, par mon père qui ne pouvait travailler alternativement le jour et la nuit et s'occuper de moi en même temps. Puis cette nuit où ma mère accourut pour me sortir de cet endroit malheureux, m'étreignant, m'inondant de ses larmes devenues miennes, torrent qui nous emportait vers la réunion de notre petite famille quand même...

Nos déménagements datent également de cette époque. De la vieille ville et de la colonie allemande, nous remontions peu à peu le mont Carmel, au fur et à mesure que la ville se construisait et remontait elle aussi.

C'est à cette époque que j'ai eu mes premières leçons de violon. Mon professeur s'appelait M^{me} Velikovsky. Son mari,

Immanuel Velikovsky, médecin et un peu psychiatre, est devenu célèbre plus tard comme écrivain avec un livre intitulé *Worlds in Collision*¹ qui essayait d'expliquer scientifiquement les dires de la Bible. J'avais six ans et quelques mois. Entre mon cinquième anniversaire et ma première leçon, j'ai passé le meilleur de mon temps dans des chambres obscures, avec des compresses sur mes yeux qui pleuraient, non de tristesse seulement, mais, expression visible pour les autres, d'un trachome attrapé chez mes petits camarades arabes. Maladie presque congénitale dans la région à l'époque, aujourd'hui quasiment disparue en Israël et chez les Arabes israéliens.

C'est à cette époque aussi que j'ai attrapé cette fascination de la rue et de son spectacle, la « fenêtre sur rue ». Peut-être est-ce dû à l'obsession de vouloir tout voir avec mes yeux presque aveugles. Peut-être...

Les leçons se passaient, à un moment, au-dessus du chemin de fer, là où se trouve, aujourd'hui, le grand port, et chaque fois qu'un train arrivait, bas les violons ! Zvi Zeitlin et moi, nous courions à la fenêtre. Nous prenions souvent nos leçons ensemble ; Zvi, dont le père travaillait dans la fabrique de ciment à Yagour, est devenu un violoniste et un musicien de premier ordre plus tard. C'est avec lui, aussi, que j'ai partagé mon premier « véritable » concert public, au Technion, l'école technique. Comme la loge d'artiste était simplement une salle d'étude, nous nous sommes mis à jouer avec les encriers ; ai-je besoin de vous dire que nous ressemblions plus à de petits ramo-

1. *Mondes en Collision* (1950 ; rééd. le Jardin des Livres, 2004).

neurs qu'à des violonistes avec nos mains et nos costumes noircis d'encre !

Il est vrai que ma première apparition publique eut lieu dans mon école primaire. On avait érigé une scène faite d'une caisse d'oranges recouverte de velours brun, et j'ai joué devant mes camarades de classe. J'avais à peine sept ans.

Je pense que tous ces petits événements ont été à la base de tout mon développement ou de mon manque de développement. Base de départ, planche de lancement de quel Pégase, et vers quel ciel ? Suivant les circonstances de la vie à venir, les bases de toutes les félicités, de tous les conflits, sont irrémédiablement plantées.

Ainsi, à l'époque, un semblant de vie familiale existait encore pour moi, même si je devais être conduit par la main comme un aveugle avec un capuchon sur la tête, car mes yeux ne supportaient pas la lumière. Même si, durant les périodes de troubles, mon père allait, le fusil en bandoulière, faire son tour de garde aux moulins. « Même si », que dis-je ? Au contraire, raison de plus encore pour le considérer un peu comme un petit héros. Enfin, tant que le lien entre mes parents, précaire mais récupérable par moments, existait, tout événement contribuait à la nécessité de le consolider. Et, tant que ma loyauté divisée entre ma mère et mon père n'était pas mise à trop rude épreuve, je pouvais laisser grandir en moi le minimum d'ego nécessaire à tout développement et à toute avance dans la vie, ce qui ne fut pas le cas dans les années qui suivirent.

Si ma mère me fit comprendre plus tard qu'elle avait « sacrifié » sa vie pour moi, du moins à l'époque, lorsqu'elle payait mes leçons chez M^{me} Velikovsky en faisant quelques

travaux de couture pour elle, me manifestait-elle de l'amour de manière tangible. En tout cas, je pouvais le comprendre ainsi. Et, lorsqu'il nous arrivait de rester chez les Velikovsky qui habitaient sur le mont Carmel, assez loin, et que j'avais peur en m'endormant, elle pouvait me rassurer par sa présence, son travail aux aiguilles et ses berceuses ukrainiennes.

Mais lorsque, plus tard, la trame de notre vie familiale fut déchirée par notre départ pour Tel-Aviv, puis Jérusalem et finalement l'Europe, mes « fenêtres sur rues » sont devenues d'abord les murs tachetés de ma chambre, au 3, rue Geula à Tel-Aviv, sur lesquels j'imaginai des tas de visions qui m'apportaient une nourriture de première nécessité : solitude, cachette et refuge, substitut aussi pour toute action. Je passais des heures ainsi à me jouer des tours, à m'échapper de toute réalité, que je ne savais plus la reconnaître, n'étant ainsi ni infidèle ni fidèle à qui ou à quoi que ce soit, même pas à moi-même. Comment grandir, comment sortir, entrer, rentrer et ressortir de tout cela ?

Plus tard, à Paris, ce monde imaginaire allait devenir réalité mouvante, de notre fenêtre du troisième étage du 45, avenue des Ternes. Je regardais les gens passer pendant des heures, secoué par des coups d'archet intermittents et des sons stridents qui dépassaient ma volonté. À la fenêtre, devant la foule mobile et immobile des gens qui passaient comme des statues sur tapis roulants et se noyaient partiellement dans le gouffre des *Magasins Réunis*.

Mais qui dira et saura de quelle nourriture devrait être nourrie la psyché d'un enfant sensibilisé à un art d'expression ?

Beethoven sans un père ivrogne et brutal ? Mozart sans l'esclavage incessant d'une enfance prodige ? Schubert

sans misère et syphilis précoce ? Balzac sans café pour se désenliser d'un monde attiré vers la mort et le sommeil des béats ? Que seraient-ils devenus ?

Lorsque nous avons déménagé pour nous installer sur les pentes du mont Carmel, dans les premiers lotissements, je me suis construit une maison dans un arbre. Pour mon huitième anniversaire, le dernier que l'on m'a fêté, il y avait beaucoup d'enfants chez nous, et on a voulu que je descende de ma maison pour les rejoindre, mais j'ai refusé. Je suis resté dans mon arbre jusqu'à ce que tout le monde parte. Après quoi, j'ai eu beaucoup de difficultés pour descendre.

Je ne sais pas pourquoi m'est resté gravé dans la mémoire l'épisode de la montre perdue dans les sables à Haïfa. Je devais avoir sept ou huit ans et j'ai perdu la montre qui m'avait été donnée par mon père. Je l'ai longtemps cherchée. J'y pense encore, comme si je devais la retrouver un jour.

C'est comme la petite valise de Bayonne. Au moment de notre départ précipité pour l'Angleterre, en 1940, j'y avais mis toutes mes possessions vraiment précieuses : un petit cahier dans lequel j'avais noté des tas de « projets », des cartes imaginaires d'un monde imaginaire. Elle a été perdue. Mais la valise de ma mère, avec des tas de « tepalech », des ustensiles de cuisine, est venue avec nous en Angleterre. J'ai souvent rêvé qu'un jour, quelqu'un l'ayant trouvée me rendrait ma petite valise, à l'issue d'un concert.

Finalement, de ma vie je n'ai rien possédé. Même mon violon, celui sur lequel je joue maintenant, je viens juste de finir de le payer. Il y a peu de temps, je ne le possédais pas vraiment.

Pourtant si, en Angleterre, après la guerre, lorsque j'ai été finalement seul, je me suis acheté une radio que j'aimais beaucoup parce qu'on pouvait écouter le monde entier, New York, Moscou... La radio s'est cassée très vite, mais tout de même, j'ai eu une radio.

Je ne sais pas si j'ai envie de posséder. On peut aussi ne pas vouloir quelque chose qu'on n'a pas. J'imagine que j'aurais voulu tout de même avoir quelque chose vraiment à moi, qu'on ne puisse pas me prendre. Et même ce qui était intérieur, en moi, j'ai eu l'impression qu'on me le prenait aussi.

J'ai gagné, je gagne de l'argent, bien sûr, mais cela est tellement relatif ! Mon père, qui habite sur le mont Carmel, avait une glacière qu'on remplissait tous les deux jours de glace. Il y a quelques années, il s'est acheté un réfrigérateur. Mon père a un réfrigérateur ! Ça lui a pris bien longtemps pour l'avoir.

J'ai été habitué depuis ma tendre enfance à vivre avec rien, et je continue. Je ne ferai pas des kilomètres pour aller dans un bon restaurant alors que je peux trouver, quand j'ai faim, un bout de pain et de fromage. Et même ce pain et ce fromage, ils n'ont pas toujours été à la portée de ma main.

L'état de mes yeux allait empirant et je risquais de devenir aveugle. Seul le D^r Tikho, grand ophtalmologue, pouvait me sauver. C'était un homme très doux, d'une grande bonté, qui a tellement fait pour éliminer les ravages du trachome dans la région. Sa clinique se trouvait à côté de la vieille gare de Jérusalem, face aux murs de la citadelle. Et si, aujourd'hui, les enfants arabes d'Israël ainsi que leurs frères juifs ne souf-

frent plus du trachome, c'est grâce aux travaux, aux recherches et au dévouement de cet homme et de son équipe.

Pour moi commençait une odyssee ; toutes les semaines, ma mère et moi, nous devions « monter » à Jérusalem pour me faire soigner au radium. Je me rappelle, comme si c'était hier, cet homme tout habillé de blanc avec, autour de la tête, un mince bandeau noir qui supportait un miroir lumineux rond. Quelque futur superman se penchant sur un petit garçon étendu sur une haute banquette couverte de cuir et surmontée de draps blancs, moi. Et je devais rester ainsi, dans une longue, dans une indéfinissable torpeur, avec, sur mes yeux ouverts, des compresses humides sur lesquelles étaient posés de petits plombs ou des poids de balance contenant du radium.

Avais-je appris la patience, ou la fatalité, ou l'infaillibilité des choses, ainsi ? En tout cas, merci docteur Tikho et madame Curie. Merci pour moi et pour tous ces enfants, fils d'Abraham, d'Isaac et d'Ismaël qui venaient parfois avec des yeux déjà presque recroquevillés et brumeux. Mères et pères fellahin en longues robes de Bédouin. Enfants que l'amour des hommes et leur souffrance minaient et guérissaient. Combien de ceux-là, alors frères et sœurs, devaient, plus tard, être divisés et séparés par les haines fomentées par d'autres qui n'avaient pas leur cœur dans leurs mains !

Le voyage de Haïfa à Jérusalem, à l'époque, n'était pas facile. De vieux autobus, sur des routes rocailleuses, s'arrêtaient à toutes les villes et villages. Jénine, Shkhem (Naplouse), les monts de Judée et de Samarie, et puis, au détour d'un dernier col, la soudaine découverte de cette ville unique et inoubliable, Jérusalem. Une vue qui ne pouvait et ne peut laisser insensible

qui que ce soit, juif, musulman, chrétien, athée ou agnostique. Une vue qui, d'un coup, vous fait comprendre ce que pourrait être un dieu, et qui ne vous demande même pas d'y croire. Ce dieu-là n'en a même pas besoin. BESHANA HABAA BEYEROUHALYIM... L'AN PROCHAIN A JÉRUSALEM... Depuis presque deux mille ans, des fins fonds de tous les exils, les yeux assombris des Juifs tournés vers le mont Sion de Jérusalem. Les sionistes... Et mes yeux qui pouvaient à peine s'ouvrir, englués qu'ils étaient, surmontés de lunettes noires. Tête de petit gangster sans arme...

Je connaissais chaque contour et chaque détour de cette « Cis-Jordanie » de l'époque, qui était aussi jordanienne ou « cis » que le cul du mikado ou la moustache d'Amin Dada. (Avait-il une moustache ?)

Des noms qui aujourd'hui résonnent d'une telle inflation oratoire ! Cisjordanie. Nations unies. Les Palestiniens. OLP. Dieu, que tout cela était plus simple ! Et complexe, aussi. Personne ne parlait de « Palestiniens ». C'étaient des Arabes comme il y en avait un peu partout dans la région – autant que je sache, ils ne se sont pas terriblement révoltés pendant le long règne de l'empire ottoman, sauf lorsque les Anglais les y ont poussés. Et encore, à coups de promesses et de Dieu sait quoi, pendant la Grande Guerre. Endormis dans la langueur de siècles de soleil, de déserts rocailleux et d'érosion, de maladies, de trachome et malaria. Et puis, il a fallu quelques poignées de Juifs vivant de l'imagination refoulée et arrosée d'eau fraîche, pour déterrer, d'une terre sèche, de collines nues, de ces mêmes collines de Galilée, vallées d'Israël et monts de Judée, un idéal, celui d'un peuple dispersé aux quatre vents du monde, comme les cendres d'un

moribond deux fois millénaire, pour ressusciter une langue devenue celle du livre et non de la parole. Parcelles achetées à des vendeurs souvent trop heureux de se débarrasser de déserts basaltiques, de marécages infestés de maladies, incultivables, véritables foyers d'épidémies.

Ces voyages étaient trop pénibles, et nous restions parfois quelque temps chez des connaissances ou de vagues cousins à Baït Vagan (Maison et Jardin), hameau isolé situé à quelques kilomètres de Jérusalem, isolé et assez sinistre à l'époque. En effet, quelque temps auparavant, lors des grands troubles de 1929, quelques-uns de ses habitants furent massacrés par des maraudeurs arabes. Et, à Hébron, ville d'Abraham, une centaine de Juifs, surtout des religieux, furent égorgés lors d'une sorte de Saint-Barthélemy musulmane, sous les ordres du grand mufti de Jérusalem, proche parent de Yasser Arafat.

Je me rappelle ce demi-défi intérieur que fut pour moi le fait de vivre là, tout petit que j'étais, car, jeunes ou vieux, nous savions tout. Et souvent j'allais m'asseoir sur un rocher surplombant vallées et collines qui s'étendaient devant, et je regardais au loin, très loin, en invitant Dieu sait quel destin ou bon génie qui ne venait que dans mon imagination. Cette colline s'appelle, depuis la guerre d'Indépendance de 1948, le mont Herzl. Tout près se trouve aussi Yad Vashem, le monument-musée de l'holocauste nazi. De Baït Vagan, il y a une route descendante menant à Beit Hakerem (la Maison du Vignoble), en direction de Jérusalem.

J'allais m'y promener et, souvent, un promeneur solitaire venait à ma rencontre, prenait ma main et me racontait des histoires extraordinaires.

J'ai appris plus tard que cet homme s'appelait Haïm Nahman Bialik, l'un des plus grands poètes hébreux de ce siècle. Drôle, non ?

Les difficultés du voyage Haïfa-Jérusalem nous fournirent l'excuse, s'il en fallait une, pour aller habiter à Jérusalem. Au cinquième étage du plus haut bâtiment de l'avenue King George-V, oh ! rien de comparable avec celle de Paris ! Petit balcon, deux petites chambres, vue sur toute la vieille ville.

Il fallait me trouver un professeur pour continuer mes études de violon, et ce fut M^{me} Mira Ben-Ami. Alors commença une période assez merveilleuse de fort épanouissement tous azimuts. C'était Jérusalem ! J'ai trouvé en Mira Ben-Ami, aussi autoritaire que juste, aussi dure que bonne mais inébranlable dans ses convictions, quelqu'un d'une dévotion et d'un dévouement à toute épreuve. Je crois qu'elle m'aimait beaucoup et qu'elle était aussi frustrée qu'heureuse du talent qu'elle me trouvait sans doute et dont elle ne me faisait pas trop part, étant fruste et économe dans ses effusions.

Le traitement de mes yeux me donnait peu à peu la liberté de mes mouvements, et les élans de l'enfant presque infirme et diminué que j'étais devenu trouvaient tout naturellement les ailes qui leur étaient nécessaires.

Mes études à l'école durent être interrompues, ce qui ne semblait pas trop m'attrister. De toute façon, quel enfant aimerait-il devoir y être mené les yeux couverts ? Il fallait choisir. J'ai choisi, et « les choses se sont choisies ». Et c'était la musique.

Quand j'ai commencé à jouer du violon, j'ai pensé que c'était là un instrument merveilleux, que je serais une espèce d'émetteur-récepteur, que je pourrais m'exprimer à travers lui. Mais, à un moment ou à un autre, on a commencé à exploiter tout cela, et j'ai eu l'impression qu'on ne comprenait pas que c'était une chose très importante pour moi, Ivry, et que finalement j'étais utilisé. Le violon et moi, c'est une histoire d'amour, et je l'ai ressentie comme une tyrannie dès que les autres s'en sont emparés.

Mon premier vrai professeur, Mira Ben-Ami, était une élève de Joseph Szigeti dont la photo trônait toujours dans la pièce où nous travaillions, ce qui fait que je le considérais comme une espèce de grand-père musical.

Un jour, M^{me} Ben-Ami m'a fait jouer devant un monsieur qui s'appelait Bronislaw Huberman. Ce grand violoniste était vraiment aussi un grand monsieur. Il avait un œil de verre, si bien qu'on ne savait jamais ce qu'il regardait. Il était un des initiateurs du mouvement paneuropéen ; c'est lui qui a créé l'Orchestre philharmonique d'Israël. M^{me} Ben-Ami m'a fait jouer devant lui à l'hôtel *King David*. Il a bien voulu dire que j'avais du talent. D'autres violonistes de passage l'avaient déjà dit, comme Erica Morini et bien d'autres encore. Mais lui, il a fait beaucoup plus.

Huberman a dit : « Il faut que ce petit aille travailler ailleurs. » Où ? À Berlin ? Pas possible. Ni à Vienne, ni à Moscou. Restait Paris. Paris ! L'auréole de la grande école franco-belge ! Kreisler, Enesco y étaient allés...

Huberman a lancé une campagne pour me permettre de partir en Europe. Le plus touchant, ce sont les artistes qui nous ont aidés. Ils ont fait des concerts, les comédiens

de *Habima*¹ ont donné des spectacles pour nous procurer de l'argent.

À l'un de ces concerts, je devais jouer aussi. Je ne sais plus pourquoi, mais je sais que je ne voulais pas jouer et que je n'ai pas joué. J'étais « malade ».

Nous étions là à un carrefour des chemins. Mes parents ne m'ont pas dit : « Tu vas en Europe. » Ils m'ont demandé mon avis. Ils m'ont fait comprendre aussi que ce serait une forme d'exil, peut-être long, une coupure dans la vie. À moi de décider. En un sens, je leur tire mon chapeau, mais je me dis aussi que ce n'était pas à un garçon de dix ans de décider de notre vie à tous.

Mon père, lui, travaillait au moulin, et il ne pensait pas que son fils dût nécessairement avoir une autre vie. Mais ma mère avait d'autres aspirations pour moi, pour elle-même peut-être. Et moi, du haut de mes dix ans, je devais me poser cette terrible question : qu'est-ce que ma décision signifiera pour mon père ? Pour ma mère ? Pour moi enfin ?

J'ai dit « partons », pour de nombreuses raisons. Petit, je voulais faire des tas de choses. Être explorateur, astronome... Le violon est venu entre autres. Curiosité d'abord, car je voyais d'autres enfants de quatre, cinq ans avec un violon. Amour ensuite. Comme souvent l'amour devient tyrannique... tout le monde s'en est mêlé. Un talent, dans cette famille juive démunie, c'était le messie. Et moi, il m'a semblé qu'on était en train de m'enlever « mon » violon, « mon »

1. Le *Habima* (« la scène » en hébreu) : Théâtre national d'Israël, fondé par des acteurs issus du Théâtre des arts de Moscou, de Stanislavski.

amour. Tout cela devenait « leur » affaire. Alors, qu'avais-je à perdre ?

Je m'enfermais à clé avec mon violon, pour improviser, avec sans cesse cette idée en tête : « On veut nous enlever l'un à l'autre. » On travaillait pour l'avenir. Alors, partir en Europe... Pourquoi pas ? Mes parents vivaient en fait séparés. Pourquoi ne pas partir ?

Quand j'ai donné mon premier concert à Tel-Aviv, j'avais entre neuf et dix ans, c'était avant notre départ pour l'Europe. Je n'aimais pas que les gens viennent me dire « c'était formidable ! », car j'ai toujours senti que si c'était vrai, je le savais et que ce n'était pas la peine de le dire ; et si ce n'était pas vrai, il ne fallait pas le dire. Après ce premier concert, tout le monde est venu. « Quel petit garçon merveilleux ! » disait-on de toutes parts. Alors, dans les coulisses, j'ai grimpé aussi haut que j'ai pu pour leur échapper. Ce n'est pas que je n'aimais pas qu'ils viennent, mais... J'étais très nerveux avant le concert. Je me rappelle que ma mère m'avait emmené dans un hôtel, pour que je puisse me reposer avant de jouer. C'était assez formidable de sa part. Après tout, il n'y avait aucun précédent dans sa vie pour lui faire comprendre ce qu'on ressentait avant un concert. Mais elle avait l'instinct, l'intuition.

Je suis resté au lit toute la journée, pour me reposer. Mais une petite cousine est venue, pour dire bonjour au « grand petit maître », ce qui m'a énervé un peu, et puis il a fallu manger, alors que je n'en avais pas envie. On m'a donné des sardines – même aux malades, on donne des sardines. Je ne sais pas si c'étaient les sardines ou autre chose, mais, avant de monter sur scène, j'ai vomi, mais vomi ! À ce concert, je

jouais une sonate de Haendel, la *Partita en mi majeur* de Bach, un concerto de Vieuxtemps, des pièces diverses et la *Mélodie hébraïque* d'Achron. Et vers la fin, tout d'un coup, il y a eu une panne d'électricité dans la salle de concert. « Ne t'en fais pas, mon petit, continue de jouer ! » m'a chuchoté une voix. C'était un vieux professeur de piano très réputé. Il avait une grande barbe blanche, il s'appelait Professor Schorr. J'ai continué dans le noir. Ça m'est si bien resté que, bien plus tard, pendant le Festival de Vence, il y a eu une panne alors que je jouais et un spectateur, charitablement, a voulu m'éclairer avec une torche : je me suis fâché.

Un jour, ma mère m'a dit : « Ça y est, je viens d'acheter nos billets. Des billets de quatrième classe. Sur un bateau des Messageries maritimes qui s'appelle *Le Sphinx*. »

Elle a ajouté qu'il y avait douze lits dans la cabine. Et alors ? Un jour qu'elle était malade, à l'hôpital, il y avait douze lits dans la salle. C'était très bien.

Le Sphinx était un vieux bateau de bien avant la guerre de 14, à la vapeur haletante et timide, et qui servait à quelque croisière de nantis coloniaux aussi bien qu'au transport, dans ses cales, d'émigrants démunis.

« EUROPA »

Nous sommes donc partis de Jaffa sur *Le Sphinx*, ce vieux bateau de croisière qui avait des airs de luxe malgré son grand âge.

Nous avons quitté l'espèce de HLM pour ouvriers que nous habitons à Haïfa. C'était la dernière fois que je voyais ma grand-mère maternelle. La fille du « sage de la montagne » et l'épouse de l'homme qui arrivait le soir, un petit hareng accroché à son doigt, pour nourrir toute sa famille. Petit, elle fut mon refuge. Quand j'avais une peine, je venais mettre ma tête sur ses genoux. De la terrasse de la maison, elle me fit un signe d'adieu.

À Jaffa, c'est mon père qui faisait un signe d'adieu. On nous a fait monter dans une barque pour aller vers *Le Sphinx*. Nous étions quatre, ma mère, moi et un couple d'Anglais. Lui, il portait un chapeau de paille blanc, elle, un chapeau comme dans les films de Noël Coward, avec une voilette rose pâle, un peu délavé.

Ils étaient certainement en train d'achever un tour des Lieux saints, des pyramides, que sais-je, et nous regardaient du regard que l'on réserve aux « indigènes ». J'ai tout de suite

senti ce regard condescendant, et de la terre ferme, la terre où je suis né, au bateau qui allait nous emmener en Europe, j'ai fait mon apprentissage. Une petite traversée pleine d'enseignements. Et pourtant, personne ne nous a adressé la parole.

Une nuée de stewards habillés de blanc nous attendait sur le bateau. Je n'avais jamais vu un tel déploiement d'élégance, sauf une fois, à un concert auquel assistait le haut-commissaire anglais pour la Palestine, sir Arthur Wanchope. À la réception, ils ont eu vite fait de savoir dans quelle classe nous voyagions. Un coup d'œil sur nos valises en carton avait suffi. Ils nous ont reçus bien poliment – on ne sait jamais – mais, à la vue de nos billets, c'est tout juste s'ils ne nous ont pas donné un coup de pied pour nous renvoyer à l'autre bout du bateau !

On nous a fait passer par ce qui nous a semblé des kilomètres de couloirs. J'ai aperçu d'abord, par les portes entrouvertes, des cabines qui paraissaient laquées, des gens qui sortaient des vêtements fantastiques de valises merveilleuses. Puis nous sommes passés par des ponts, encore des couloirs, et, finalement, nous nous sommes retrouvés à l'autre bout du bateau. Un trou. Une espèce de spirale, d'où montait une odeur abominable. En bas, une petite cabine où il y avait les fameux « douze lits » superposés. Ni draps ni couvertures. L'odeur des cuisines et de latrines mal plombées. Près de tout, loin de rien. C'est tout juste si on nous traitait en êtres humains, nous autres voyageurs de quatrième classe.

Il y avait là des familles entières, affalées, des bébés, des vieilles dames venues d'on ne sait où. Les gens des autres classes devaient ignorer jusqu'à l'existence d'êtres aussi